



HAL
open science

Les doctrines antiques des figures : quelques idées reçues

Pierre Chiron

► **To cite this version:**

Pierre Chiron. Les doctrines antiques des figures : quelques idées reçues. Figures du discours et contextualisation, Oct 2013, Nice, France. hal-03471166

HAL Id: hal-03471166

<https://hal.science/hal-03471166>

Submitted on 8 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les doctrines antiques des figures : quelques idées reçues

About a few prejudices concerning ancient theories of figures

Pierre Chiron

Professeur à l'Université Paris-Est
Membre senior de l'Institut Universitaire de France

Nous essayons dans cet article de présenter les principaux traits marquants des théories anciennes des figures et d'attirer l'attention sur quelques erreurs fréquemment commises dans leur interprétation. Nous sélectionnons quatre de ces préjugés, afin de pouvoir développer à loisir leur origine, leur signification, et les moyens de s'en guérir : l'obscurité de la terminologie ; l'idée selon laquelle les figures se réduiraient à une fonction ornementale ; l'absence de véritable sémiologie dans la théorie ancienne de la métaphore ; et enfin la « rage taxinomique », selon la formule de R. Barthes, c'est-à-dire la manie qu'auraient eu les rhéteurs anciens de décrire et de classer des énonciations par nature illimitées.

We try in this paper to present the main features of the theories of figures/stylistic devices in Antiquity, and to point out some frequent mistakes in their interpretation. We choose four of these prejudices in order to develop at length their origin, their meaning and the way to cure them : the obscurity of terminology ; the ornamental character of figures ; the absence of semiology in the ancient theories of metaphor ; and finally what Barthes used to call « rage taxinomique » (taxonomical fury), that is to say the obsession of describing and classifying a verbal reality which is not within our grasp.

Avant de dire quels sont les préjugés à combattre à propos non pas de *la* théorie ancienne des figures mais des très diverses doctrines élaborées par nos lointains collègues et cela sur une très longue durée, nous voudrions préciser d'abord de quelle manière nous abordons ces questions.

1) D'abord en tant que philologue, dont la tâche consiste à élaborer des éditions critiques, à partir de l'étude scientifique des rapports de filiation entre les manuscrits conservés. Le but est archéologique, en quelque sorte il s'agit de retrouver le texte original, ou, plus souvent, de reconstituer le texte le plus proche possible du texte original.

En l'occurrence, il s'agit de traités de rhétorique grecs. Or, du point de vue de l'éditeur, le corpus rhétorique – par rapport au théâtre, à la poésie, à l'histoire ou à la philosophie – offre deux caractéristiques assez particulières, l'une plutôt positive, l'autre négative.

La rhétorique souffre depuis le *Gorgias* de Platon d'un préjugé défavorable toujours vivace, et cela tend à expliquer les retards dans l'étude des textes, y compris à l'époque moderne. Pour certains philosophes, aujourd'hui encore, et malgré le fait qu'Aristote lui-même a écrit un traité de rhétorique, cette discipline n'a mérité pas plus de considération que la sophistique, d'où ce paradoxe, eu égard à l'importance capitale de la parole publique dans les sociétés anciennes, qui veut que le corpus rhétorique dont nous avons hérité est un champ de recherche exploré depuis assez peu de temps.

On connaît les origines formalistes de cette redécouverte, puis le rôle joué par John Austin au milieu des années cinquante, avec la *pragmatique* qui, par bien des côtés, retrouve la perspective rhétorique ancienne. Une autre étape de ce processus est incarnée par Chaïm Perelman à la fin des années cinquante, Perelman qui a rendu son ampleur à l'« empire rhétorique ». On se souvient de l'intérêt plus ponctuel que lui ont porté des sémiologues

comme Roland Barthes dans la décennie suivante, puis les tenants de la linguistique structurale ou des herméneutes, tel Paul Ricoeur dans ses recherches sur la métaphore.

Cet élan de curiosité n'a pas suffi à provoquer le nécessaire travail de mise à jour des connaissances historico-philologiques. La *Société Internationale d'Histoire de la rhétorique* n'a commencé ses activités qu'à la fin des années 70, en 1977 exactement, et l'exhumation des traités dans la collection Budé n'a vraiment commencé qu'avec les années 80 et elle est encore en cours actuellement. Pendant très longtemps, les références des spécialistes des théories du langage ont été soit aux classiques français, soit au corpus latin sur lequel il repose en partie, pour l'essentiel Cicéron et Quintilien, soit – pour le grec – à des recueils allemands de qualité très inégale datant du milieu du XIX^e ou du début du XX^e, sans traduction ni commentaire français.

À toute chose malheur est bon : cette exhumation tardive se fait dans des conditions scientifiques meilleures et les éditions récentes présentent la plupart du temps une fiabilité excellente. De plus, cette exhumation coïncide, ce qui est très positif, avec un courant très puissant de l'historiographie, qui est la contestation de l'idée ancienne de décadence de l'Empire romain, notamment par l'historien anglo-saxon Peter Brown (son ouvrage *The Making of Late Antiquity* date de 1976¹). Les textes redécouverts, qui sont souvent des textes de l'époque impériale, bénéficient donc d'une double résurrection, rhétorique et historique.

Le corollaire d'un tel retard est qu'il reste un gros travail à effectuer pour diffuser les résultats de cette recherche récente. Et si nous avons laissé entendre dans le titre ci-dessus qu'il y a un certain nombre de malentendus concernant la rhétorique ancienne, ce n'est un reproche pour personne, cela tient au fait que la connaissance des textes n'a progressé que récemment. On peut dire par exemple que la documentation dont disposait un Roland Barthes, ou même un historien de l'éducation antique comme Henri Marrou, est désormais obsolète. C'est aussi la raison pour laquelle les recueils, lexiques et autres dictionnaires des figures que l'on publie à jet continu ont une partie historique généralement très faible et dépendent *in fine* des recueils français des XVIII^e ou XIX^e siècles français. Au risque de tomber dans la caricature, on peut citer l'exemple de la fiche « figure de style » de l'encyclopédie en ligne Wikipedia. On y lit ceci : « Les figures de style constituent un vaste ensemble complexe de procédés variés et à l'étude délicate. Les spécialistes ont identifié, depuis l'[Antiquité gréco-romaine](#) (avec [Cicéron](#), [Quintilien](#)) des centaines de figures de style et leur ont attribué des noms savants, puis ont tenté de les classer ([Fontanier](#), [Dumarsais](#)) ». On constate que la reconnaissance de la complexité du dossier va de pair avec une grande ignorance des sources et notamment, la totale occultation de la tradition grecque.

Cette tradition originelle, la plus intéressante à nos yeux sur le plan théorique avant les développements plus récents soutenus par la science linguistique, est donc largement méconnue. Et il ne s'agit pas de quelques textes d'importance mineure. Pour la technique rhétorique, qui englobe un substantiel matériau relatif aux figures, ce ne sont pas moins de vingt volumes Budé, sur un total prévisible de vingt-cinq, qui ont été publiés récemment et dont la lecture est encore trop peu répandue chez les historiens des théories du langage – on en trouve la liste en annexe à la présente contribution.

Mais le défaut du corpus rhétorique, philologiquement parlant, est que, en raison de son caractère technique, sa transmission a été opérée par des utilisateurs, des savants ou des professeurs : la datation, l'authentification des textes est rendue difficile par ce qu'on appelle pudiquement « tradition fluide ». Il existe un grand nombre de textes que le copiste a amalgamés, ou corrigés, ou complétés, pour les adapter à ses cours ou à son usage personnel. L'un des meilleurs traités des figures de l'époque impériale, le traité d'Alexandros² – qui par parenthèse n'a pas encore été traduit en français – a fait l'objet d'une réécriture dans laquelle

¹ La traduction française, sous le titre *Genèse de l'Antiquité tardive*, a été publiée chez Gallimard en 1983.

² L. Spengel (éd.), *Rhetores graeci*, t. III, Leipzig, Teubner, 1856, p. 7-40.

les exemples païens ont été remplacés par des illustrations tirées d'un père de l'Église, Grégoire de Nazianze. Cette réécriture a elle-même été abrégée, ce qui fait qu'on dispose non seulement d'une version païenne et d'une version chrétienne, mais d'une version longue et d'une version courte de l'Alexandros chrétien. Autre exemple : le traité *Des Figures* d'un auteur du nom de Zonaios³ n'est peut-être en réalité qu'un faux forgé au XVI^e siècle par l'un des copistes au service du Cardinal de Lorraine à la cour de Fontainebleau, Constantin Paléocappa⁴. Autre exemple nous avons eu l'occasion de travailler sur un traité *Du Style*⁵ qui est daté par certains du III^e siècle avant J.-C. et par d'autres⁶ du second siècle après. Un grand nombre de textes sont donc difficiles à attribuer et à dater et ils sont même souvent constitués de parties hétérogènes d'auteurs et d'époques différentes, réunies, ou recomposées pour les besoins d'autodidactes ou de professeurs.

En somme, et c'est par là que nous voulions commencer, le dossier des théories anciennes des figures, comme en général le dossier de la rhétorique ancienne, couvre un domaine à la fois récemment redécouvert, et donc encore largement ignoré, et extrêmement difficile à instruire, à cause des modalités de sa transmission.

2) En dehors de la connaissance des textes, qui se justifie d'elle-même, quelle attitude avoir face à ces théories récemment exhumées ? Il importe là aussi de définir clairement les options que l'on prend. Les sciences de l'Antiquité, au XX^e siècle, ont été l'un des principaux domaines d'application de l'anthropologie structurale. L'un des efforts permanents de chercheurs comme Jean-Pierre Vernant a été de défaire la connivence subjective avec l'Antiquité grecque, de ridiculiser l'admiration béate pour le prétendu miracle grec, afin d'atteindre de bonnes conditions d'objectivité, et de mettre toutes les sciences humaines au service de la connaissance complète d'un moment de l'histoire occidentale, certes très riche, mais qui ne doit pas être érigé en modèle indépassable.

En clair, les figures dont nous héritons de l'Antiquité n'ont pas à être sacralisées, ni discréditées, d'ailleurs, *a priori*, et dans le même temps leur description, leur théorisation doit être resituée dans le contexte qui leur a donné naissance, historicisées en quelque sorte, en donnant à ce terme toute l'ampleur que lui donnent les anthropologues, c'est-à-dire en tâchant de relier entre eux tous les aspects de la vie humaine, aspects politiques, culturels, juridiques, etc. Nous insisterons beaucoup par exemple, dans la suite de cet exposé, sur les liens entre figures et philosophie, entre figures et éducation.

En somme, nous pensons qu'une histoire sérieuse des figures doit comporter tous les éléments de contexte qui permettent de comprendre les raisons de leur thématization. Ce n'est pas tout à fait la contextualisation à laquelle réfère le titre du présent colloque, mais c'est une démarche non moins nécessaire. Nous avons à faire dans l'histoire des figures la même révolution que les historiens du lexique après Saussure et essayer d'atteindre une dimension structurale.

Cela dit, par rapport à cette attitude héritée des années soixante-dix, qui nous enjoint à la fois de désacraliser l'Antiquité tout en envisageant le fait rhétorique dans ses contextes divers et ses divers modes d'organisation interne, on assiste aujourd'hui à un retour vers plus de connivence avec des cultures, la culture grecque en l'occurrence, dont nous avons reçu l'héritage et qui est constitutif de notre identité.

Nous empruntons à Pascal Payen cette phrase à la fois ouverte et circonspecte « L'étude de l'Antiquité ne trouve pleinement sa finalité que si l'on mesure en quoi elle résonne parfois (pas toujours, certes) comme en écho à des problèmes ou des situations advenues plus tard

³ RG, p. 161-170 Spengel III.

⁴ Th. Conley, « Revisiting "Zonaios" : More on the Byzantine Tradition Περὶ σχημάτων », *Rhetorica* 22, 2004, p. 257-268.

⁵ Démétrios, *Du Style*, réf. complètes en annexe.

⁶ Par exemple N. Marini (éd.), Demetrio, *Lo stile*, Roma, 2007.

dans le cours de l'histoire. L'Antiquité ne devient intelligible qu'à condition de prendre en compte – ne serait-ce qu'implicitement, dans le cheminement de la pensée, au moment où l'analyse se construit – les traditions issues de ce passé ou les analogies entre Anciens et Modernes, dès lors qu'elles sont instruites avec prudence et rigueur 》.

Pour illustrer ce point, nous dirons que, personnellement, nous n'hésitons pas à relier la conception ancienne de la figure comme geste mental assimilé grâce à la répétition à la théorie moderne de la mémoire de travail à long terme. Dans les deux cas, il s'agit d'automatiser des procédures complexes pour parvenir à une compétence spontanée. L'intérêt de ce rapprochement est – par exemple – qu'il permet de nous réapproprier en connaissance de cause, et non plus de manière irrationnelle ou empirique, des méthodes d'enseignement très anciennes.

3) Mais nous devons aussi – pour en finir avec les prolégomènes – clarifier notre position sur les idées reçues que nous voulons dénoncer. Les idées reçues flottent dans l'air et certaines d'entre elles n'ont pas d'origine déterminée, même si l'on peut tenter de les comprendre. Le préjugé défavorable à la rhétorique tient sans doute à ce que l'on ne voit pas immédiatement l'intérêt d'apprendre ce que tout le monde sait faire, c'est-à-dire parler ; en vertu d'un paralélisme, ce sur-apprentissage est associé à de la dissimulation ou au mensonge.

Certaines des idées reçues dont nous allons parler sont de cet ordre, mais certaines autres ont des sources parfaitement identifiables : la comparaison des noms de figure à ceux de « poissons zébrés de noir et d'argent » c'est-à-dire le reproche adressé à la théorie des figures d'abuser d'une terminologie incompréhensible vient d'Henri Morier dans l'introduction de son *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*⁸. Si nous parlons de « rage taxinomique », tout le monde comprendra que nous pensons à Roland Barthes⁹.

Il existe aussi des idées reçues plus insidieuses : le projet initial de Fontanier, au début du XIX^e siècle, devait s'intituler *Traité général des figures du discours*, et ce n'est qu'à cause des programmes scolaires qui à l'époque affectaient l'étude des tropes à la classe de seconde et l'étude des figures non tropes à la classe de rhétorique que l'ouvrage a été divisé en deux parties publiées séparément, avant que G. Genette ne le réédite en 1977¹⁰ sous le titre *Les figures du discours*, plus respectueux du projet original. On voit bien quelle idée marque l'emploi de l'article défini et le singulier du mot discours : le discours recouvre toute énonciation quelle qu'elle soit, et les figures sont toutes les figures possibles.

Cette tendance à l'unification et à la systématisation, en vertu d'une sorte de finalisme implicite selon lequel la théorie serait en marche vers une sorte de vérité intangible, existe dans l'Antiquité tardive et pour les mêmes raisons pédagogiques, nous en parlerons, mais elle ne permet pas de rendre compte du processus d'invention de chaque pan de la doctrine et elle risque de nous priver de tous les apports de la démarche historique.

En d'autres termes, certains préjugés concernant les figures tiennent à ce qu'elles ont constitué non seulement un objet d'enquête historique mais une matière d'enseignement dogmatique, alors qu'il y a souvent plus à apprendre dans le processus de formation des doctrines, même lorsque le résultat est balbutiant, que dans l'examen des systèmes clos.

Après cette trop longue introduction, nous voudrions examiner quatre de ces idées qui nous semblent à la fois largement acceptées et trompeuses.

⁷ Recension de B. Eck, *La Mort rouge*, Paris, Les Belles Lettres, 2012 REA 115, 2013, p. 165-174 [166]).

⁸ H. Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, 3^e éd. augmentée et entièrement refondue, Paris, PUF, 1981 (1^e éd. 1961).

⁹ Dans « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *Communications* n° 16, 1970 (repris dans *L'Aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, p. 85-165 [156]).

¹⁰ Sur cette publication et ses versions préparatoires, voir F. Douay et J.-P. Sermain, « Pierre "Émile" Fontanier, la rhétorique et les figures de la Révolution à la Restauration », <http://aune.lpl-aix.fr/~fulltext/2898.pdf>

1. Une terminologie absconse

Que ce soit la comparaison avec les poissons exotiques opérée par Henri Morier, ou l'exemple burlesque souvent donné des insultes du capitaine Haddock, ces *lazzi* illustrent la même critique d'une terminologie à la fois proliférante et absconse. Il ne s'agit pas tout à fait d'un préjugé, parce que nous sommes bien obligés de constater la complexité réelle du lexique relatif aux figures, mais nous sommes persuadé que cette complexité, une fois tournée en ridicule, sert de prétexte pour considérer ce savoir comme inutile et encombrant. Bref il importe de sauver les figures de leur terminologie.

En disant tout d'abord que la responsabilité de ce jargon incombe, et c'est bien normal, à l'opacité d'une langue, le grec, que l'on n'apprend plus guère. Mais pour les hellénistes – et il en va de même en matière de lexique médical –, les noms de figure sont les plus transparents du monde : le *klimax*, appelé aussi gradation, n'est rien d'autre qu'une échelle, ce qui a l'avantage de faire voir immédiatement qu'on peut la monter ou la descendre, c'est-à-dire classer les mots dans un ordre d'intensité croissant ou descendant.

Plus intéressant, quand on passe la barrière de la langue, le fait que les noms de figure sont généralement des déverbatifs d'action, c'est-à-dire non seulement des mots transparents en grec mais des mots particulièrement concrets. La *paraleipsis*, c'est l'action qui consiste à *presque laisser de côté*. Dans le domaine moral, c'est le mépris des devoirs, qui signifie à la fois qu'on sait quel est son devoir et qu'on ne le fait pas. En rhétorique, le préfixe *para-* indique qu'on laisse, qu'on omet (c'est le sens du second élément du composé, *leipei*), mais en passant si près du référent que l'on fait deviner ce que l'on omet.

Ce qui est curieux, et qui mériterait une étude plus précise, c'est que le sème de proximité tend à disparaître, si l'on en croit le dictionnaire de Liddell-Scott-Jones¹¹ et que ce qui reste dans *paraleipsis* à date tardive c'est la simple idée d'omission, chez Athénée, par exemple, ou Plutarque, comme si le mot grec avait été contaminé par sa traduction latine *prateritio*.

Ce mot latin, d'où vient le français *préterition*, indique tout simplement que l'on passe par-dessus ou au-delà de la mention du référent, c'est-à-dire qu'on l'omet.

Entre le fait de frôler la mention et la pure et simple omission, outre la perte de précision, on devine aussi qu'un changement de point de vue s'est opéré : dans un cas on épouse subjectivement l'intention de l'orateur qui parle, dans l'autre, on est plutôt dans la position du lecteur qui constate un manque dans un texte.

Nous pourrions donner beaucoup d'exemples de noms de figures qui sont des noms d'action, ce qui montre le lien intime entre la doctrine des figures et l'énonciation orale, alors que nous privilégions depuis longtemps, dans le métadiscours sur les textes, comme Genette l'a observé, l'écrit et la perspective critique.

C'est l'occasion de citer un passage d'Isocrate très éclairant sur l'origine métaphorique de l'emploi du mot *skhèma*, que nous traduisons par figure :

Ainsi, lorsqu'ils ont pris en main leurs élèves, les pédotribes leur enseignent les **positions** (σχήματα) que l'on a inventées pour la **compétition** (ἀγωνία) ; ceux qui s'occupent de **philosophie** font à leurs disciples un exposé complet des **formes** (ἰδέαι) qu'utilise le discours (λόγος). Quand ils ont achevé cette tâche et leur ont donné de l'expérience, ils recommencent à les exercer, les habituent au travail et les obligent à relier les uns aux autres chacun des éléments qu'ils ont appris, afin qu'ils les possèdent de façon plus sûre et que leurs opinions s'appliquent mieux aux événements. (Isocrate, *Sur l'Échange*, § 183-184)

Autrement dit, les formes que l'on donne au discours sont autant de postures, de positions, qui permettent d'obtenir l'avantage, comme à la lutte. Ce sont des techniques qui s'apprennent par la répétition. Citons aussi cet autre passage, où se trouve explicitée la pédagogie sous-jacente :

¹¹ <http://stephanus.tlg.uci.edu/ljsj/#eid=1&context=ljsj>

...il faut d'abord que l'élève, outre les dons naturels qu'il doit posséder, apprenne les **formes** des discours et s'exerce à les pratiquer, et que le maître, d'autre part, soit capable de les expliquer avec assez de précision pour ne rien omettre de ce qui peut s'enseigner ; pour le reste, il doit s'offrir lui-même en modèle tant et si bien que les élèves **ayant reçu son empreinte** et capables de l'imiter s'avèrent **tout à coup** des orateurs plus fleuris et plus gracieux que tous les autres. (Isocrate, *Contre les Sophistes*, § 17-18)

Les figures, ou formes du discours, sont conçues comme des techniques de combat que les élèves ne doivent pas seulement apprendre en théorie, mais surtout pratiquer, dans un constant échange entre la répétition et l'imitation du maître. *In fine*, les empreintes mentales que sont devenues les figures permettent une soudaine transformation de l'élève en bon orateur. Tous les sportifs ont expérimenté cette conversion que procure soudainement la maîtrise d'un geste.

Nous avons bien conscience d'avoir dévié par rapport au thème de la terminologie, mais il fallait expliquer cette prévalence des déverbatifs d'action dans les noms de figure, qui tient à tout un dispositif pédagogique. Nous ajouterons juste que les formes métaphorisées comme figures recouvrent indifféremment – c'est un point que nous n'avons pas le temps de développer ici – des procédés stylistiques et des contenus de pensée, et que les idées ou figures isocratiques sont les ancêtres du couple figure d'expression/figures de pensée. L'enjeu est de taille. Isocrate se considère non pas comme un rhéteur mais comme un philosophe et ces figures qu'il enseigne inlassablement ne sont pas les outils du parleur, mais ceux du citoyen – elles recouvrent à la fois des compétences oratoires et les compétences réflexives de l'acteur politique.

2. La figure ornementale

Un préjugé courant, accroché à un cliché comme celui des « fleurs de rhétorique » veut que les Anciens aient affecté aux figures une fonction purement ornementale. En réalité, il existe des figures ornementales et reconnues comme telles, attachées à la catégorie stylistique de beauté, en vertu du principe selon lequel « ce qui est beau à voir est aussi beau à dire »¹². C'est le cas de l'épiphonème décrit par Démétrios dans son traité *Du Style* (§ 106), qui donne en exemple un poème de Sappho évoquant la marche de jeunes bergers dans la montagne, indifférents aux fleurs, des jacinthes, qu'ils écrasent sous leurs pieds. Et Sappho d'enchaîner sur une phrase nominale – qui – selon Démétrios – n'apporte rien au sens du texte :

et à terre, la fleur de pourpre...¹³

mais lui apporte, dit-il, « ornement et beauté ». Et il est vrai que sans rien apprendre de plus on assiste à la fois à un arrêt sur image et à un « zoom » sur le spectacle pathétique de la fleur écrasée. Mais la beauté est une catégorie stylistique parmi d'autres.

Par ailleurs, les rhéteurs anciens ont parfois subi des influences philosophiques qui les ont amenés à rejeter complètement la conception ornementale de la figure. Dans l'introduction du traité des figures d'Alexandros, on lit ceci :

...car il n'est pas facile non plus de trouver un discours qui soit sans figure, et s'il en va ainsi c'est par nécessité : le discours, en effet, est issu d'une impression de l'âme – c'est ce pour quoi il a été inventé, d'ailleurs, pour extérioriser les formes, les affections et, en général, les mouvements de celle-ci ; or l'âme est toujours en mouvement et elle adopte de très nombreuses postures/figures (σχηματισμούς) en vue de la mise en discours, définissant, conseillant, délibérant, subissant ou effectuant forcément un parmi tous les autres événements qui lui arrivent, si bien que, à l'imitation de ce qui se passe dans l'âme, le discours aura forcément une figure, quelle qu'elle soit. (RGS III, p. 11 Spengel)

¹² Démétrios, *Du Style*, § 174.

¹³ Sappho [?], fr. 105b Voigt.

On reconnaît là ce que Sophie Aubert¹⁴ a appelé *stoïcisme*, c'est-à-dire un bout de doctrine stoïcienne¹⁵ transplanté en rhétorique. La théorie sous-jacente est que l'âme est le réceptacle d'empreintes de la réalité qui la mettent en mouvement et le langage l'écho direct de ces mouvements, à savoir une série de positions ou de postures. De la même façon les Stoïciens ont conçu une rhétorique identique à la dialectique, c'est-à-dire un mode de démonstration effectué à partir des représentations cataleptiques, soit des empreintes du réel distinguées des représentations fausses liées au souvenir, à l'imagination ou au délire, et approuvées par l'âme et pour cela considérées comme vraies.

On voit par là que la figure ornementale n'a aucun droit à subsumer toutes les conceptions anciennes de la figure. C'est ainsi que les rhéteurs grecs ont su dépasser la traditionnelle définition de la figure comme écart par rapport à l'usage, définition dont les linguistes du Groupe μ ont montré les impasses. On vient de constater, avec Alexandros, que certains rhéteurs considéraient toute énonciation comme figurée.

Un autre théoricien des figures, nommé Tibérios¹⁶, a répertorié les figures employées par Démosthène. Un stylisticien du nom de Démétrios a répertorié les figures en fonction de différents « caractères » du discours, figures de la grandeur, figures de la simplicité, ou en fonction de différentes illocutions des figures de la séduction ou les figures de l'autorité. On voit bien ici que la norme n'est pas l'usage insaisissable mais la coïncidence entre un mode d'énoncé et une relation à l'auditeur du discours qui peut être générale et recouvrir un type d'illocution, ou personnelle, comme dans le cas de Démosthène.

On a même l'esquisse d'une définition de la figure comme purement structurale, dont la valeur n'apparaît que dans un jeu d'opposition. D'où la possibilité pour des figures contraires, comme le mot composé ou la périphrase, de produire le même effet de grandeur, comme déjà, à l'époque hellénistique, le reconnaissait le rhéteur Démétrios (*Du Style*, § 92). Cela tient non seulement au fait que la figure n'est pas un signifiant, mais aussi au fait que c'est son insertion dans un contexte qui lui donne, relativement, son efficace.

Pour faire un point rapide sur ces conceptions, nous citerons ici un passage de l'introduction à la récente édition du *De ideis* d'Hermogène par Michel Patillon¹⁸ :

Les figures sont au troisième rang dans l'ordre d'importance des composants du style, après les pensées et les mots, et elles ne sont étudiées dans le *De ideis* qu'en fonction de leur valeur stylistique. Il en résulte que toute forme d'expression susceptible d'avoir une telle valeur (...) entrera dans cette classe de figures. Or en vertu du système d'opposition des *ideai* (c'est-à-dire les catégories d'illocutions décrites dans le traité), il suffit qu'une forme de l'expression s'oppose à une autre forme pour être remarquable. (...) Au plan théorique et doctrinal, le fait important est que l'écart pris en compte ici n'est pas un écart entre une forme d'expression donnée et une forme théoriquement normale. (*CRhet.* IV, p. XLIV-XLV)

Nous en avons assez dit pour faire comprendre que les « fleurs de rhétorique » ne sauraient rendre compte des doctrines antiques des figures.

3. Une métaphore sans sémiologie

Passons à un troisième préjugé selon lequel les Anciens n'auraient pas réussi à appréhender la dimension proprement sémantique des figures. L'origine de cette idée est claire : on se souvient du fait que Paul Ricœur reprochait à Aristote, sur le terrain de la métaphore, d'en rester au mécanisme du transfert, ou de la substitution, et d'ignorer la dimension sémantique

¹⁴ Per dumeta. *Recherches sur la rhétorique des Stoïciens à Rome, de ses origines grecques jusqu'à la fin de la République*, thèse de l'Université Paris IV-Sorbonne, novembre 2006.

¹⁵ En l'occurrence Diogène Laërce VII 49.

¹⁶ *RG*, p. 57-82 Spengel III (et G. Ballaira [éd.], *Tiberii de figuris demosthenicis libellus*, Roma, 1968).

¹⁷ Sur cette terminologie, voir *Les Noms du Style dans l'Antiquité classique*, textes présentés et édités par P. Chiron et C. Lévy, Louvain-Paris-Dudley, MA (Peeters, Bibliothèque d'Études Classiques n°57), 2010.

¹⁸ Références en annexe.

de ce type d'énoncé remarquable. Et il est vrai que le philosophe se préoccupe surtout de découvrir les rapports entre les objets¹⁹. Pour lui, la métaphore – quicorrespond en fait *mutatis mutandis* à l'ensemble de la catégorie ultérieure de trope – consiste à désigner un objet du nom d'un autre objet qui entretient avec le premier objet un lien particulier en termes de catégorie ou d'analogie. Mais si la métaphore nous apprend quelque chose sur lui, elle ne désigne en tout et pour tout qu'un objet. Ni le processus de mise en rapport des deux objets, ni le versant sémantique de cette opération n'intéressent Aristote.

L'un des traités les plus curieux du *Corpus rhetoricum* s'intitule *De inventione*²⁰. On y lit ce passage :

L'échange (τροπή) consiste à employer un nom qui n'appartient pas à un sujet donné (ὀποκείμενον) mais en signifie un autre, et qui peut être commun à la fois au sujet donné et au sujet introduit de l'extérieur, ce que les grammairiens appellent aussi un transfert (μεταφορά). *CRhet.* III 1, p. 116, trad. Patillon retouchée)

Le commentaire de Michel Patillon souligne l'importance théorique d'un passage comme celui-ci : on pourrait dire que c'est l'acte de naissance de la sémiologie, c'est-à-dire d'une analyse de la signification comme phénomène spécifique, à cette différence près, par rapport à la plupart des théories modernes, et conformément à ce que nous avons déjà observé dans les théories anciennes, que le fonctionnement est décrit du point de vue de l'usage qu'en fait l'orateur. Essayons d'être plus précis :

Le premier progrès est de prendre comme unité de fonctionnement de la métaphore non pas le mot mais le "sujet donné", c'est-à-dire le contenu d'une séquence discursive de longueur variable, celle qui est prise en compte dans le fonctionnement de la métaphore. Ce découpage donne un caractère dynamique à ce qui est une opération complexe. M. Patillon poursuit :

à la différence d'Aristote, dont la théorie de la métaphore étudie le rapport entre le nom métaphorique et le nom absent dont il a pris la place – personnellement, je dirais plutôt entre les deux objets désignés –, notre auteur pose d'emblée le nom métaphorique dans son ambivalence. On a moins là une définition de la métaphore qu'une description de son fonctionnement du point de vue de l'usage qu'en font les rhéteurs. Ce point de vue est aussi ce qui fait la justesse de la théorie de notre auteur, puisque la métaphore résulte d'un certain fonctionnement linguistique du discours, non seulement avec émergence d'un sens, ce qui est vrai de tout discours, mais d'un sens qui viole le code sémantique. Pour le dire autrement, le progrès décisif accompli ici est que tout risque de concevoir la métaphore comme une substitution se trouve écarté. Il n'y a rien là qui suggère une présence et une absence, comme si un nom avait pris la place d'un autre ; il y a *présence double* : dans son emploi métaphorique le nom s'intègre, ici, maintenant, aux deux sujets. En d'autres termes encore, il renvoie simultanément à deux modèles référentiels étrangers l'un à l'autre. D'où un enrichissement sémiologique dans ce contexte du nom métaphorique et une tension dans le discours,

– on pourrait parler aussi de *dynamique herméneutique*.

De qui est ce texte important, de quand date-t-il ? Probablement de la période impériale, plus précisément de la fin du II^e ou du début du III^e siècle ap. J.-C. L'une des meilleures hypothèses d'attribution désigne comme auteur un certain Aspasios de Ravenne, connu pour son talent d'improvisation, ce qui n'est pas indifférent, eu égard à la perspective adoptée ici dans l'évocation du processus métaphorique.

Dans la notice de Wikipedia sur la métaphore, il n'y a rien dans la partie « définition » entre Aristote et Fontanier, et certaines définitions récentes, celles de Michel Meyer et de Patrick Bacry, par exemple, sont encore très marquées par l'idée de substitution.

¹⁹ Pour une mise au point sur cette question, cf. P. Chiron, « La métaphore encore », *La Tribune Internationale des Langues Vivantes*, n° 31, mai 2002, p. 21-30.

²⁰ *Corpus rhetoricum*, tome III, 1^{re} partie, réf. complètes en annexe.

4. La rage taxinomique

Là encore, l'origine du reproche est connue. Ce que met R. Barthes sous cette formule est relativement élaboré. Elle vise à dénoncer une tentative impossible qui est de figer des énonciations *a priori* innombrables, et à plaquer des critères de classements maniaques et inappropriés sur des listes, ce qui revient à maquiller maladroitement l'incapacité à ordonner véritablement les figures.

La première chose à dire est que les listes de figures ont existé bien sûr, mais qu'une bonne partie des figures anciennes ont d'abord été dotées d'une sorte d'unité fonctionnelle. Prenons comme exemple la catégorie des figures «gorgianiques».

Leur liste varie, mais elles comprennent généralement l'antithèse, la pariosose, c'est-à-dire l'égalité de deux côla en nombre de syllabes, et la paromoiose, ou échos sonores de côlon à côlon. Ces figures ont un caractère très voyant, d'où leur association au nom de Gorgias, selon un processus que Marie-Pierre Noël²¹ a décrit en suivant l'histoire de la critique littéraire relative à ce sophiste. Mais sur ce chemin, il y a une étape importante, représentée par la *Rhétorique* d'Aristote. On y apprend que ces figures ont été réunies autour de la notion de période, unité de respiration, unité d'énonciation, unité de pensée, et même unité de raisonnement.

Pour Aristote en effet, le substrat de la pensée est la perception. La formulation de la pensée est donc plus ou moins favorable à la compréhension du message. De là une théorie qui codifie le découpage de la chaîne parlée en unités relativement « digestes », pas trop longues, les périodes, dotées d'une unité de sens et découpées en côla, ou membres, dotés d'une relative autonomie, et dont les relations puissent être aisément intelligibles. C'est à cela que servent les figures de parallélisme, d'échos sonores, et d'antithèse sémantique, d'autant que pour Aristote la période était faite de deux membres et que, disait-il, les « contraires sont très identifiables et plus identifiables encore quand ils sont à côté l'un de l'autre ». On peut donc faire l'hypothèse que cette binarité de la période faisait d'elle un instrument privilégié de la réfutation, car la réfutation – toujours selon Aristote – procède par la juxtaposition des opposés²².

Autrement dit – et nous nous arrêterons là sur un sujet qui mériterait de plus amples développements – les figures gorgianiques sont un avatar tardif d'une catégorie de figures dont la fonction *commune* est de découper dans la chaîne parlée des unités aisément *intelligibles*, porteuses de *raisonnement*. On est bien loin de la figure anecdotique, dont ni la fonction, ni les synergies éventuelles n' seraient identifiées.

Mais le meilleur antidote aux jugements de Roland Barthes sur la rage taxinomique est probablement l'œuvre d'un rhéteur du nom de Phoebammon : son traité n'est pas encore disponible en français, nous y travaillons, mais on peut le lire en grec dans le 3^e volume des *Rhetores graeci* de Spengel²³.

On y découvre, au carrefour de la philosophie, de la grammaire et de la rhétorique, un classement *structural* des figures. Son principe est la *quadripertita ratio* : addition, soustraction, mutation, métathèse (ou permutation). Cette séquence finie d'opérations est bien connue : elle sert à structurer la néologie selon les Stoïciens²⁴. En clair, il s'agissait pour eux de décrire de façon systématique la façon dont s'était défait, au fil du temps, l'accord entre les mots et les choses, puisque, on le sait, cette école philosophique était restée fidèle à ce que

²¹ « Gorgias et l'invention des *GORGIEIA SCHÈMATA* », *REG* 112, 1999, p. 193-211.

²² Voir Aristote, *Rhétorique*, III, 1410 a 19 sq. Sur l'ensemble de la question, voir P. Chiron, « La période chez Aristote » dans Ph. Büttgen, S. Diebler, M. Rashed (éds), *Théories de la phrase et de la proposition, de Platon à Averroès* (coll. *Études de Littérature Ancienne*, vol. X), Paris, Presses de l'ENS, 1999, p. 103-130.

²³ Leipzig, Teubner, 1856, p. 41-56.

²⁴ Cf. Varron, *De lingua latina*, V, 6 ; VI, 2 ; VII, 1 ; Quintilien, 1, 6, 32. Varron cite comme sources principales des méthodes étymologiques les stoïciens Chrysippe et Antipater.

l'on appelle cratylisme, c'est-à-dire à l'idée d'un lien direct, naturel, entre les mots et les objets qu'ils désignent.

Que la quadripartition soit utilisée par les Stoïciens est une chose, qu'elle soit *d'origine* stoïcienne en est une autre. C'est une thèse souvent défendue mais non prouvée. F. Desbordes²⁵ souligne à juste titre le rôle probable *des catégories de la physique d'Aristote* : le mouvement et le changement s'y produisent soit selon la quantité (augmentation ou diminution), soit selon la qualité (altération), soit selon le lieu (translation).

Quoi qu'il en soit, les champs d'application de la *quadripertita ratio* sont nombreux : outre l'étymologie, l'orthographe, le barbarisme, le métaplasme (ou altération de la forme d'un mot, alignée par Consentius sur le barbarisme²⁶), la composition (ou adaptation du mot à son contexte phonique²⁷), la paronomase, le solécisme et autres fautes, la métrique.

Mais Phœbammon est le seul à organiser clairement et explicitement l'ensemble des figures de cette manière, même si des tentatives en ce sens paraissent avoir été faites avant lui²⁸.

Comment se présente le traité ? Chez Phœbammon, les *figures* sont opposées, en tant que jeu sur la combinatoire, aux *tropes* qui opèrent pour leur part sur l'axe paradigmatique et procèdent de substitutions ponctuelles. Divisées en figures de pensée et figures de mots, elles forment un ensemble rendu cohérent par la nature des quatre opérations effectuées parallèlement dans l'un et l'autre domaines.

Ce qui est remarquable est que le système ainsi produit évoque *mutatis mutandis* le classement proposé aux derniers temps de la rhétorique restreinte, dans la *Rhétorique générale* du groupe μ ²⁹. Certes, le système proposé par les savants de Liège est plus compréhensif (depuis les éléments non-signifiants jusqu'au texte) et se fonde sur des connaissances linguistiques beaucoup plus fines. Mais les analogies n'en sont pas moins frappantes, principalement sur le parallélisme entre la forme de l'expression et la forme du contenu³⁰ et sur la nature des opérations universelles. Les linguistes belges parlent d'opérations « substantielles », où toute « transformation » se réduit à une addition, à une suppression ou à une suppression-adjonction d'unités et des opérations « relationnelles » à savoir la permutation, quelconque ou par inversion³¹. La parenté entre les opérations est indiscutable.

Phœbammon présente un autre intérêt. On se souvient que pour R. Barthes toutes les énonciations sont singulières et donc impossibles à systématiser. Mais citons :

Que l'ensemble des figures de pensée n'est pas modifié par la façon de dire : car si l'on reformule cette façon de dire, la même pensée demeure, par exemple à propos d'un absent, je demande : va-t-il venir ? Si je suis dans l'inquiétude, je pose la question autrement : untel vient, n'est-ce pas ? Je peux dire encore : Acceptera-t-il, aura-t-il le culot de venir ? Se donnera-t-il la peine de venir ? Au travers de toutes ces formulations, la pensée, à savoir le but de l'interrogation, reste la même. Ces figures de pensée se divisent en deux catégories : les unes concernent la personne, les autres le discours.

²⁵ « Le schéma "addition, soustraction, mutation, métathèse" dans les textes anciens », *HEL* 5, 1983, p. 23-30, repris dans F. D., *Idées grecques et romaines sur le langage*, textes réunis par G. Clerico, B. Colombat et J. Soubiran, avec une préface de M. Baratin, Lyon [ENS éditions], 2007, p. 60.

²⁶ *Grammatici Latini*, p. 387 Keil V.

²⁷ Cf. Denys d'Halicarnasse, *La composition stylistique*, 6 (*Opuscules rhétoriques* t. III, réf. en annexe infra).

²⁸ Cf. [Plutarque], *De Homero*, II, p. 15 sq. Kindstrand ; Quintilien, 9, 3, 27 et F. Desbordes, « Le schéma... », art. cit., p. 59.

²⁹ Paris (Larousse), 1970, repr. Seuil, 1982. Voir aussi F. Desbordes, « Énonciation dans la rhétorique antique : les "figures de pensée" », *HEL* 8, 1986, p. 25-38, repr. dans F. D., *Scripta varia. Rhétorique antique et littérature latine*, t. réunis par G. Clerico et J. Soubiran, Louvain-Paris-Dudley, MA (Peeters, BEC n° 48), 2006, p. 109-120 (notamment p. 119).

³⁰ Unités désignant vs unités désignifiées, cf. Groupe μ , *op. cit.*, p. 30.

³¹ Groupe μ , *op. cit.*, p. 45 sq.

Il y en a dix-huit au total. Trois concernent la seule personne : l'apostrophe, la question, l'investigation. L'apostrophe, c'est quand nous adressons le discours au juge ou à l'adversaire. La question et l'investigation diffèrent en ce que la question reçoit une réponse brève, par exemple :

Par les dieux, ce n'est pas ton nourricier, Onésime ?

à quoi répondent ces quelques mots : « mais si, tout à fait », alors que l'investigation reçoit une réponse plus étendue, ainsi :

Qui, issu de qui parmi les hommes ?

Pour y répondre, Glaukos a dû remonter dans sa généalogie. Il faut savoir que, si les figures de pensée sont au nombre de dix-huit, les figures de mots sont au nombre de vingt-six. On doit savoir que toutes les figures se font selon quatre modes ou causes, par soustraction, par addition, par métathèse, par mutation.

F. Desbordes a montré qu'en fait les énonciations elles aussi ont des traits récurrents dans ce qui peut les séparer de la forme simple, ou de base. Elle propose par exemple comme schéma de base « A dit x (énoncé) à B » L'apostrophe s'écarte de cette forme de base en ce que le locuteur, soudain, feint de dire à l'adversaire ce qu'il dit au juge. Dans le texte que nous venons de citer, on voit que Phoebammon, en distinguant les figures de pensée selon qu'elles concernent la personne ou le discours, rend possible une théorie de ce genre. En clair, avec l'apostrophe, on aura une figure de pensée indépendante de sa formulation – à l'instar de l'interrogation – qui joue non pas sur le discours mais sur la mutation du destinataire. Et il peut s'agir indifféremment non pas d'un énoncé, mais d'une énonciation future, qui sera ainsi inscrite dans un système clos. La tâche, évidemment, n'est pas achevée.

Peut-on en savoir davantage sur l'auteur de ce traité ? L'enquête, hélas, s'arrête vite. Phoebammon³² est le nom d'un (ou plusieurs ?) sophiste(s) des V^e/VI^e siècles de notre ère. Si l'on se range à la thèse unitaire, on peut penser qu'il était d'origine égyptienne. Peut-être fut-il le professeur du fameux moine Jean Moschos (l'auteur du *Pré spirituel*, traduit chez Migne dernièrement par V. Déroche et Ch. Bouchet) à l'époque où ce dernier, à la fin du VI^e siècle, vivait à Antinoupolis. Il composa un commentaire à Thucydide, perdu, un commentaire aux *États de la cause* d'Hermogène, lui aussi perdu mais dont certaines parties ont survécu dans les *Prolégomènes à Hermogène* plus tardifs³³. On a conservé en revanche son commentaire sur le traité hermogénien des *Catégories stylistiques* et plusieurs citations byzantines conduisent à penser que le commentaire aux *Catégories stylistiques* transmis sous le nom de Syrianus sont en fait de lui³⁴.

Nous ne saurions conclure sans recommander chaudement la lecture des traités récemment édités dans la collection Budé. Tous ne sont pas d'une lecture distrayante, il faut en convenir, mais l'historien ou le curieux des théories du langage y trouvera du grain à moudre.

Les nouveautés de la CUF en (technique) rhétorique grecque :

Aelius Théon, *Progymnasmata*, t. établi et traduit par M. Patillon, avec l'assistance, pour l'arménien, de G. Bolognesi, révisé par L. Pernot et J.-P. Mahé, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1997.

Anonyme de Séguier, *Art du discours politique*, t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par P. Chiron et A.-Ph. Segonds, Paris, CUF, 2005.

Apollodore de Pergame. Théodore de Gadara, *Fragments et témoignages*, t. établi et traduit par F. Woerther, révisé par M. Patillon, 2013.

Apsinès, *Art rhétorique. Problèmes à faux-semblant*, t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par A.-Ph. Segonds, 2001.

Démétrios, *Du Style*, t. établi et traduit par P. Chiron, révisé par G. Aujac, 1993.

³² Cf. *REPW* XX, 1, München 1941, col. 326-343 [W. Stegemann] ; *Der kleine Pauly*, IV, München, 1972, col. 794-795 [H. Gärtner]. Les scolies *Des figures* sont dans Walz VIII, p. 497-519 et Spengel III, p. 41-56.

³³ *Rhetores graeci*, p. 522 sq. Walz, p. 40 sq. Walz VII.

³⁴ p. 67, 5 Walz VI et H. Gärtner, art. cit. (bibliographie).

Denys d'Halicarnasse, *Opuscules rhétoriques*, tomes I-V, t. établi et traduit par G. Aujac (et M. Lebel pour le tome III), révisé par J. Bompaire, 1978-1992.

Corpus rhetoricum, tome I (Anonyme, *Préambule à la rhétorique*. Aphthonios, *Progymnasmata*. En annexe : Ps.-Hermogène, *Progymnasmata*), t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par P. Chiron et A.-Ph. Segonds, 2008.

Corpus rhetoricum, tome II (Hermogène, *Les états de cause*), t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par P. Chiron et A.-Ph. Segonds, 2009.

Corpus rhetoricum, tome III, 1^{re} partie (Pseudo-Hermogène, *L'invention*. Anonyme, *Synopse des exordes*), t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par P. Chiron et A.-Ph. Segonds†, 2012.

Corpus rhetoricum, tome III, 2^e partie (Anonyme, *Scolies au traité Sur l'invention du Ps.-Hermogène*), t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par P. Chiron et A.-Ph. Segonds†, 2012.

Corpus rhetoricum, tome IV (*Prolégomènes au De ideis*. Hermogène, *Les catégories stylistiques du discours [De ideis]. Synopses des exposés sur les ideai*), t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par P. Chiron, 2012.

Hermagoras, *Fragments et témoignages*, t. établi et traduit par F. Woerther, révisé par M. Patillon et P. Chiron, 2012.

Longin, *Fragments. Art rhétorique*. Rufus, *Art rhétorique*, t. établi et traduit par M. Patillon et L. Brisson, révisé par A.-Ph. Segonds, 2001.

Ps.-Aelius Aristide, *Arts rhétoriques*, Livre I (Le discours politique), t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par A.-Ph. Segonds, 2002.

Ps.-Aelius Aristide, *Arts rhétoriques*, Livre II (Le discours simple), t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par A.-Ph. Segonds, 2002.

Ps.-Aristote, *Rhétorique à Alexandre*, t. établi et traduit par P. Chiron, révisé par M. Patillon, 2002.

En préparation :

Caecilius de Calè Actè, *Fragments et témoignages*, t. établi et traduit par F. Woerther.

Corpus rhetoricum, t. V (Ps.-Hermogène, *La méthode de l'habileté*. Maxime, *Les objections irréfutables*), t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par P. Chiron.

Georges Monos d'Alexandrie, *Commentaire au De l'Invention d'[Hermogène]*, t. établi et traduit par M. Patillon, révisé par P. Chiron.

Ps.-Denys d'Halicarnasse, *Art rhétorique*, t. établi et traduit par P. Chiron, révisé par M. Patillon.

Traité grecs des figures (Alexandros, Alexandros chrétien, Tibérios, Phœbammon), t. établi et traduit par P. Chiron, révisé par M. Patillon.